

Introduction

La persistance en Occident de l'idée d'une supériorité des alphabets sur l'écriture chinoise amène nombre de nos contemporains à penser que celle-ci est en péril face au défi de la modernité. Pourtant cette écriture utilisée par plus d'un milliard d'individus n'est en rien inférieure aux autres écritures pratiquées dans le monde. Certes, pendant le siècle qui a commencé par la défaite de la Chine face à un Japon occidentalisé (1895) et qui s'est achevé au cours de ces dernières décennies avec l'intégration de cette écriture dans tous les systèmes informatisés, des intellectuels chinois ont pensé que leur écriture était un handicap pour leur pays. Le discours des étrangers, certains de la supériorité de leurs usages et déroutés par une écriture chinoise qu'ils voyaient comme inutilement compliquée, avait renforcé leur inquiétude.

Si l'on se réfère à l'histoire, l'avantage technique a d'abord été du côté de la Chine, qui a disposé du papier depuis le début de notre ère. Alors que nos moines copiaient laborieusement des manuscrits – ce que faisaient également les moines bouddhistes chinois – le perfectionnement des procédés de reproduction sur papier permettait de multiplier les livres dans des proportions inimaginables jusque-là et d'inventer le papier-monnaie. Bien plus

tard, en revanche, quand les Occidentaux ont disposé du télégraphe puis de la machine à écrire, l'écriture chinoise constitua un moment un réel facteur de difficultés, maintenant oubliées.

On entend généralement le terme « modernité » comme une configuration culturelle fondée sur la rupture. C'est une notion relative. La modernisation des écritures alphabétiques d'Europe a été effectuée à partir de la Renaissance, quand on a régularisé les graphies et quand l'imprimerie a donné naissance à l'art typographique. Ce n'est pas ce qui était en cause au ^{xx}^e siècle en Chine, puisque les caractères chinois y sont standardisés depuis fort longtemps¹. Les réformes menées au milieu du ^{xx}^e siècle ont été interprétées à l'étranger comme un premier pas vers l'alphabétisation du chinois. Les dirigeants communistes qui les mirent en œuvre y pensaient sans doute, mais nous verrons qu'ils désiraient en tout premier lieu disposer d'un outil pour enseigner les mêmes formes parlées à tous les enfants de Chine, quel que soit le dialecte de leur région. Il s'agissait de l'unité de la langue et, par tant, de la nation, bien plus que d'une question d'écriture.

Nos appréciations relatives à l'écriture chinoise sont souvent inexactes parce que nous surestimons les difficultés de son apprentissage et nous confondons trop facilement langue et écriture. En outre, la perception que nous avons de nos propres écritures est quelque peu sommaire : sous prétexte qu'elles appliquent toutes le principe alphabétique qui consiste à noter les phonèmes d'une langue au moyen de lettres, nous oublions que sur notre propre continent des langues différentes et des histoires différentes ont produit une grande diversité de systèmes. Qu'on pense aux difficultés de l'orthographe française en regard des facilités

1. Ce fut l'œuvre de Qin Shihuangdi, le Premier Empereur, au ⁱⁱⁱ^e siècle avant notre ère.

Introduction

de l'italien ! Or, l'apprentissage de cette discipline est épargné aux enfants chinois¹.

Avant d'en venir aux questionnements qui sont l'essentiel de notre propos, on présentera quelques données : la réalisation matérielle de cette écriture, la structure des caractères, les mécanismes cognitifs de sa lecture, enfin son aptitude à transmettre des savoirs. Deux de ces thèmes méritent qu'on en dise un mot d'entrée de jeu.

Les caractères, qui sont l'unité de base de l'écriture chinoise, peuvent être simples ou complexes. Qu'ils comportent peu ou beaucoup de traits, ils sont séparés les uns des autres et occupent un espace égal sur la page. Apprendre les mécanismes de leur construction n'est pas difficile et leur mémorisation est possible dès lors qu'on connaît les mots auxquels ils correspondent. Les instituteurs chinois, aujourd'hui comme jadis, sont responsables de l'assimilation de ce système par leurs élèves. En revanche, le nombre des caractères qu'ils doivent enseigner est fixé par l'État, comme l'est l'inventaire de ceux qui sont considérés comme « légitimes ». Il est hors de question que qui que ce soit apprenne les dizaines de milliers de caractères qui sont attestés, ni même ceux en usage à une époque donnée : nulle part on n'assimile tous les mots du dictionnaire. Cependant, pour lire un minimum de textes usuels, il faut connaître au moins mille ou quinze cents caractères ; à mesure qu'on élargit son vocabulaire, on peut aller jusqu'à trois mille, cinq mille et plus. Les chiffres retenus pour chaque niveau scolaire seront fonction du poids politique respectif des responsables : les uns estiment important d'élever le niveau d'éducation de toute la population, d'autres pensent que ce n'est pas une urgence.

1. Ce qu'on appelle parfois « orthographe » dans l'enseignement du chinois concerne l'ordre des traits et la disposition des éléments dans le caractère, ce qui est différent.

Abordant le niveau cognitif on tentera de résumer les travaux des psychologues qui, depuis une quarantaine d'année, ont mené des études comparatives sur l'anglais et le chinois, au sujet de l'articulation de la vision et du son dans le processus de lecture. Et là, l'écart qui semblait considérable entre les écritures alphabétiques et l'écriture chinoise s'amenuise à mesure que les expériences s'affinent et que l'on dispose de techniques d'exploration cérébrale plus sophistiquées : les mécanismes mentaux mis en œuvre pour la lecture sont sensiblement les mêmes dans les deux cas. Ces faits confortent la position des linguistes qui s'opposent aux descriptions fantaisistes présentant les caractères chinois comme de petites images d'où émanerait un sens. Les caractères correspondent à des mots qui se prononcent et se lisent dans des textes grammaticalement articulés.

Il n'est pas question ici de procéder à des analyses approfondies : je m'appuierai sur les débats que suscite l'écriture chinoise pour tenter de saisir toutes ses dimensions.

Concernant les débuts, deux questions se posent : la date d'invention de cette écriture bien particulière et son origine, autochtone ou non. Dans l'état actuel des connaissances, il apparaît que l'écriture chinoise, selon les plus anciens témoignages dont nous disposons, aurait été élaborée au XIII^e siècle avant notre ère, ce qui n'est guère antérieur au début des alphabets et bien postérieur aux premières écritures connues en Mésopotamie et en Égypte. Étant donné qu'on n'a pas d'indices sérieux d'une transmission de ces dernières vers la Chine, on pense que l'écriture chinoise a été une création autochtone, particulièrement bien adaptée aux langues chinoises¹. Cette interprétation, largement admise, est contestée

1. Ce pluriel est justifié par l'existence d'un certain nombre de dialectes chinois aussi étroitement apparentés que le sont les langues romanes.

Introduction

et en ce qui concerne le lieu d'origine par quelques auteurs soucieux de situer la source de toute innovation en Occident, et pour la date par des Chinois désireux de magnifier leur identité du fait de la très haute antiquité de leur écriture.

Ils auraient pourtant lieu de s'enorgueillir bien davantage de sa résistance aux influences étrangères. Aux époques historiques, bien avant la venue des Européens au ^{xvi}^e siècle, des écritures alphabétiques étaient attestées non seulement aux frontières, mais en Chine même, une science phonologique était élaborée sous l'influence indienne, et pourtant l'écriture chinoise restait inchangée dans ses principes. La question de l'alphabet s'est posée seulement quand les Chinois ont pris conscience au cours du ^{xix}^e siècle de la richesse et de la puissance des pays occidentaux.

Des essais de transcriptions alphabétiques du chinois se succédèrent à partir de 1913. Quand fut instaurée la République populaire de Chine en 1949, il ne fallut que quelques années pour élaborer une nouvelle transcription en caractères latins et pour la mettre au programme de l'enseignement élémentaire. Vu de l'étranger, on prit cela pour une conversion à l'alphabet ; certains s'en félicitèrent comme d'une victoire de la raison, d'autres regretèrent la perte de l'écriture chinoise, bien qu'elle leur semblât inévitable. Le nom même de cette transcription, *pinyin*, « assembler les sons » marquait pourtant les limites, au moins proclamées, de cette innovation : il s'agissait surtout de se donner un moyen d'enseigner une même prononciation à tous les enfants chinois, quel que soit le dialecte parlé chez eux. Cinquante ans après, la plupart des Chinois ont appris le *pinyin*, une bonne partie de ceux, de plus en plus nombreux, qui disposent d'un ordinateur, s'en servent pour saisir les caractères chinois, mais sur l'écran ce sont ces derniers qui apparaissent. Personne ne rédige en *pinyin*, et certains en font un usage décoratif ou ludique, comme ailleurs on

fabrique des breloques représentant des caractères chinois. Il reste des partisans de la « digraphie », c'est-à-dire de l'usage simultané des deux types de graphies, ce qui aboutirait inéluctablement à la disparition de l'écriture chinoise. Ce groupe passe pour peu influent, bien qu'il soit soutenu par quelques universitaires américains. Ni les usagers ni les autorités en place ne semblent envisager de faire du *pinyin* autre chose qu'une simple transcription des sons, bien loin de l'écriture d'une langue.

Depuis qu'à la fin du XIX^e siècle on a entrepris en Chine d'acquérir les savoirs étrangers, un grand nombre de mots ont été soit traduits, soit transcrits en caractères choisis en fonction de leur prononciation. La forme de l'écriture n'a en rien freiné cet enrichissement du vocabulaire, qui s'est poursuivi au même rythme que dans les grands pays développés.

L'informatisation de l'écriture chinoise, pour réussie qu'elle soit, soulève davantage de problèmes. Certes, qu'il travaille en chinois ou dans n'importe quelle autre écriture, l'utilisateur dispose des mêmes fonctions de traitement et de communication de l'information. Il ne rencontre pas plus de difficultés qu'ailleurs. Cependant les spécialistes se plaignent de la lenteur relative des saisies et du fait que les caractères feraient obstacle à certains codages internationaux. Ce type de problème n'est pas proprement chinois. Quant au discours qu'on entend dans le monde entier sur la perte du savoir écrire à la main, il prend en Chine une résonance particulière du fait de l'importance de l'habitus gestuel.

Bien d'autres questions méritent discussion, comme l'illettrisme qui, vu de loin, semble à certains consubstantiel à l'écriture chinoise – mise à part l'impropriété du terme. Il n'a été attesté en Chine que dans des périodes de difficultés sociales et économiques, dans les temps de grands troubles. Aujourd'hui la Chine

Introduction

est probablement dans une bonne moyenne au niveau mondial. Quant aux remèdes, ils dépendent, comme ailleurs, du niveau de vie et d'une scolarité suffisante.

Cela n'empêche pas nombre d'étrangers de penser que la complexité des caractères rend nécessairement leur apprentissage difficile et de croire que la simplification des graphies réalisée en 1956 a contribué à l'accroissement du nombre des lecteurs. Une telle relation n'est pas établie : certes les caractères simplifiés sont plus rapides à écrire, cependant ils ne sont pas plus faciles à lire et à mémoriser que les caractères traditionnels. Ajoutons qu'à Taiwan, où l'on n'a pas simplifié les caractères, le niveau d'illettrisme est très bas.

Toutes les pratiques mettant en œuvre l'écriture chinoise soulèvent des questions. C'est le cas de la calligraphie, qui est d'abord perçue comme une forme d'art particulièrement accomplie. C'est aussi une forme d'expression individuelle qui peut avoir des effets libérateurs pour l'individu. Cependant les qualités morales du calligraphe, en premier lieu son comportement dans la société et par rapport à l'État, conditionnent pour une part le jugement qu'on porte sur son œuvre. La calligraphie fut aussi un instrument politique entre les mains de plusieurs empereurs de Chine et l'est resté. La plupart des dirigeants actuels continuent à en faire usage.

Les difficultés que nous éprouvons à évaluer l'efficacité de l'écriture chinoise et à imaginer son devenir résultent pour une grande part de l'étrangeté que l'Occident a reconnu à la Chine dès leur rencontre au XVI^e siècle. L'illusion la plus étonnante fut peut-être celle de son isolement. Aucun océan ne nous sépare et les relations indirectes ont été plus fréquentes que les coupures absolues. En ce qui concerne notre sujet, on néglige la présence de nombreuses écritures de type alphabétiques, non seulement aux fron-

L'écriture chinoise. Le défi de la modernité

tières, mais aussi au cœur de l'empire. Aujourd'hui encore, des minorités importantes pratiquent de telles écritures. Si elles n'ont eu aucune influence sur l'écriture chinoise, pourquoi la nôtre en aurait-elle davantage? Des linguistes chinois, réfléchissant à l'influence actuelle de l'anglais dans le monde, estiment que le protectionnisme français en la matière est inefficace et qu'il vaut mieux penser en termes de rapports de force. Dans cette confrontation, l'écriture chinoise ne semble pas mise en cause: loin de lutter contre « l'infiltration » qui inquiète les Français, on assure à la population chinoise la maîtrise de cet outil indispensable que constitue l'anglais tout en développant aussi massivement que possible l'enseignement de la langue et de l'écriture chinoise à travers le monde.

Arrivés presque au terme de cette exploration des données et des débats, on se demande encore pourquoi tant de personnes qualifient les caractères chinois d'idéogrammes ou de pictogrammes. Ces chimères ne sont que les derniers avatars d'une série d'inventions conçues au cours des siècles qui ont suivi les premiers contacts d'Européens avec la Chine. Là encore, c'est parce qu'ils regardaient l'écriture comme une pratique en soi, sans examiner ses relations avec la langue, la culture et l'enseignement que les premiers missionnaires crurent qu'elle permettait de communiquer entre des gens parlant des langues différentes et ignorant celles de leurs interlocuteurs – ce qui n'est pas le cas. Les systèmes que l'on construisit alors pour rendre compte de ce qu'on croyait être l'écriture chinoise furent fonction des préoccupations de chaque période. Leur persistance montre que certains continuent à regarder la Chine comme un monde radicalement différent du nôtre. C'est ainsi qu'au lieu de voir comme des textes ce qui est écrit en chinois, certains y aperçoivent encore des suites d'images sur lesquelles ils peuvent rêver.